

بحوث جامعية

مجلة فكرية تعنى بقضايا الآداب والعلوم الإنسانية
تصدر عن كلية الآداب والعلوم الإنسانية بصفاقس

عدد مزدوج 10/9 – جوان 2012 / رجب 1433 هـ

قواعد النشر في المجلة

بحوث جامعية مجلة محكمة تصدرها كل 6 أشهر كلية الآداب والعلوم الإنسانية بصفافس. وترحب المجلة بإسهامات الباحثين في القضايا التي تُعنى بها المجلة وهي قضايا الآداب والعلوم الإنسانية، وتُحيط الباحثين علماً بشروط النشر فيها:

1. يرفق البحث بتعريف وجيز بحياة الباحث الفكرية وعمله الحالي.
2. يتراوح حجم البحث بين 4000 و6000 كلمة، وأن يُرفق بملخص لا يتجاوز 50 كلمة باللغات العربية الفرنسية والإنجليزية. تنشر الخلاصة مع البحث عند نشره.
3. مراعاة الأسلوب الأكاديمي في التوثيق:
 - الإحالة على كتاب: اسم المؤلف، عنوان الكتاب (مع التأكيد على العنوان فحسب **en gras**)، دار النشر، مكان الطباعة وتاريخها، رقم الصفحة.
 - الإحالة على مقال منشور في مجلة: اسم كاتب المقال، عنوان المقال، المجلة (مع التأكيد على اسم المجلة فقط **en gras**)، رقم العدد وتاريخه، رقم الصفحة.
4. يكتب البحث كتابة رقمية وفق المواصفات التالية:
 - ما يخص متن البحث: نوع الحرف: Simplified Arabic، حجمه 12 نقطة، التباعد بين الأسطر: simple. تمييز العنوان بتكبير حجم الحرف نفسه بنقطة واحدة مع التأكيد (**en gras**).
 - ما يخص هوامش البحث: تأتي الهوامش في آخر المقالة مرتبة ترتيباً متوالياً بدءاً من رقم 1. وتكتب بالحرف نفسه المعتمد في المتن: Simplified Arabic، وبحجم: 10 نقاط، وتباعد بين الأسطر: simple.
5. يشترط ألا تكون المواد المرسلة للنشر في المجلة قد نُشرت أو أرسلت للنشر في مجلات أخرى.
6. تخضع المواد الواردة لتحكيم لجنة استشارية تعينها هيئة التحرير.
7. يجري إعلام الباحث بقرار اللجنة الاستشارية خلال شهرين من تاريخ استلام النص. ولا يُعاد البحث إلى صاحبه في حال عدم نشره.
8. لا تدفع المجلة مكافآت مالية عما تقبله للنشر فيها، ويعتبر ما ينشر فيها إسهاماً معنوياً من الباحث في نشر الفكر العلمي وتنميته. يحصل صاحب البحث المنشور على 3 نسخ من المجلة.
9. الآراء المنشورة لا تُلزم إلا أصحابها.
10. للمجلة الحق في نشر البحث المجاز في العدد المناسب، وفي ترتيب البحوث في العدد الواحد لخطة منطقية تضبطها هيئة التحرير.



بموتث بامعيتة

RECHERCHES UNIVERSITAIRES ACADEMIC RESEARCH

عدد مزدوج 9 - 10 جوان 2012

مجلة فكرية تعنى بقضايا الآداب والعلوم الإنسانية
تصدر عن كلية الآداب والعلوم الإنسانية بصفاس

كلية الآداب والعلوم الإنسانية
Faculté des Lettres et Sciences Humaines



- شارك في هذا العدد
- أحمد السّتاوي
 - مصي البّين حمدي
 - عبد الله البهلول
 - حمّادي زويب
 - حافظ عبد الرّحيم
 - رياض الميلادي
 - عماد اللّحماني
 - مراد البهلول
 - المحييب المجدوب
 - عقيلة السّلامي البقلوطي

بموتث بامعيتة

عدد مزدوج 9 - 10 جوان 2012

RECHERCHES UNIVERSITAIRES
ACADEMIC RESEARCH

LA REPRÉSENTATION DU MAL DANS LA CORRESPONDANCE DE VOLTAIRE

Habib Mejdoub^(*)

^(*) Professeur de littérature française, Faculté de Lettres et Sciences Humaines, Université de Sfax.

INTRODUCTION

Figure emblématique du penseur engagé du siècle des Lumières, Voltaire, presque partout dans ses œuvres, dénonce les maux qui accablent la société de son époque et généralement le genre humain: fanatisme religieux, intolérance, esclavage, guerre, atteintes aux libertés individuelles, etc... Voltaire distingue le mal physique, le mal moral et le mal métaphysique face auxquels il invite aussi à prendre position vis-à-vis de ceux qui aggravent le mal et à apprendre à vivre avec le mal. Dans son *Dictionnaire Philosophique*, Voltaire réfléchit à la question du mal dans les termes suivants: «voici une question des plus

difficiles et des plus importantes. Il s'agit de toute la vie humaine. Il serait bien plus important de trouver un remède à nos maux, mais il n'y en a point, et nous sommes réduits à rechercher tristement leur origine. » Voilà un détail révélateur des préoccupations de Voltaire qui appelle à prendre au sérieux le problème du mal par ceux qui l'occultent ou qui tombent dans un optimisme irrationnel. En effet, semblant se défaire de son optimisme enthousiaste du *Mondain* (1736), qui avait constitué pour lui une réponse au pessimisme sombre de Pascal, il illustre son point de vue sur le mal, en particulier dans *Candide* (1759), conte philosophique, où il s'attaque à l'optimisme leibnizien

qui selon lui ne résisterait pas à l'épreuve de la réalité et à son cortège de malheurs. Le mal étant au cœur de cet ouvrage, les aventures de Candide ne peuvent être de ce fait que rythmées par tous les malheurs imaginables, y compris les catastrophes naturelles: « tempête, naufrage, tremblement de terre, et ce qui advint du docteur Pangloss, de Candide, et de l'anabaptiste Jacques ». Voltaire décide de considérer la philosophie optimiste de Leibniz qui prétend que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. L'optimisme, loin d'être apaisant, est, après *Le Mondain*, considéré par Voltaire comme une offense à la réalité de la souffrance humaine: « Qu'est-ce qu'optimisme ? (...) » « Hélas, dit Candide, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand tout est mal ». Voltaire, lui-même dira dans *Poème sur le désastre de Lisbonne*: « Il le faut avouer, le mal est sur la terre », et c'est à peu près dans les mêmes termes que son héros Candide constate en s'adressant au derviche qu'« il y a horriblement de mal sur terre. » C'est d'abord dans la perspective de l'omniprésence du mal dans le monde que nous aborderons cette problématique à travers la correspondance de Voltaire, puis comme conséquence immédiate

de cette omniprésence, nous essaierons de mettre en valeur la position de l'écrivain et de l'épistolier face au mal dans une partie intitulée: la dénonciation du mal entre réalité et fiction, ensuite il sera question de la représentation du mal dans la correspondance de Voltaire à travers quelques symboles, en particulier le diable, en tant qu'incarnation du mal et l'animal représentant la bestialité du mal. Voltaire propose certes des remèdes face au mal, mais son scepticisme ubiquitaire à travers ses lettres et ses œuvres en général signifie que sa position est demeurée somme toute critique.

1. L'OMNIPRESENCE DU MAL DANS LE MONDE

En fait cette conclusion de Candide n'est que la confirmation de la tentation de Voltaire au pessimisme. Son scepticisme est particulièrement éloquent lorsque Candide est confronté successivement à tous les maux sévissant dans le monde: le recrutement forcé, la guerre, la vérole, le naufrage, le tremblement de terre et l'Inquisition. Il faut dire que Voltaire était témoin de la tyrannie de la nature, du fanatisme et de l'ignorance des hommes car à l'époque, La

France est en guerre contre l'Angleterre à laquelle s'est alliée la Prusse (la guerre de Sept ans qui a fortement ébranlé la conscience de Voltaire), le 1er novembre 1755, un tremblement de terre a fait près de 25.000 victimes à Lisbonne, au Portugal, la religion continue d'être tyrannique et les inégalités sociales sont criantes.

Dépasant une interprétation historiciste de *Candide* déterminée uniquement par les événements historiques du temps de Voltaire, Frédéric Deloffre essaie de repérer les correspondances étroites entre l'ensemble du récit, les personnages, les situations et la vie de Voltaire dans les années qui précèdent la publication en 1759. A cette date, Voltaire a vieilli, il a tout un passé mouvementé derrière lui, *Candide* paraît alors pour Frédéric Deloffre comme étant Voltaire, Cunégonde Mme de Bentinck, Pangloss Henrich Meister, et le roi des Bulgares Frédéric de Prusse.

Pour Frédéric Deloffre, les situations malheureuses vécues par *Candide* sont purement et simplement la transposition fidèle des événements vécus par Voltaire, lui-même. Certes, nous voyons Voltaire dépeindre dans *Candide* un monde où le mal est

une réalité omniprésente, conséquence surtout d'une nature humaine corrompue. Mais la généralisation du mal ne pourrait pas écarter les détails biographiques qui pourraient être partiellement éclairantes sur l'œuvre de l'écrivain, surtout que la dénonciation du mal s'inscrit dans la correspondance de Voltaire, dans des lettres écrites au jour le jour. Sans doute, faut-il tenir compte de l'aspect biographique mis en valeur par Frédéric Deloffre, car certains revers personnels de Voltaire l'auraient probablement incité à exprimer son malaise face aux conjonctures malheureuses qu'il avait vécues à l'époque, mais encore faut-il éviter l'aspect anecdotique de la problématique pour porter l'intérêt surtout sur la représentation du mal dans la correspondance de Voltaire, question qui a préoccupé l'écrivain autant que l'épistolier, en se fondant sur ses multiples manifestations dans des lettres écrites à des amis intellectuels et à des penseurs de son époque pour débattre de ce problème au quotidien. En effet, à travers sa correspondance, l'épistolier ne se contente pas de ressasser ses déconvenues et ne prétend pas non plus à vivre éternellement malheureux. Suivant les circonstances, il arrive qu'il

manifeste beaucoup de fierté à vivre à sa façon, car même s'il est désabusé, il n'est nullement désespéré, c'est le cas de le dire d'après une lettre qu'il adresse à Marie-Elisabeth de Dompierre de Fontaine, le 22 octobre 1760: « je suis tout émerveillé d'être heureux chez moi depuis cinq ans. Je me suis fait une petite souveraineté en poussant à droite et à gauche. J'ai fait tout ce que j'ai voulu. Je me suis arrondi, je me suis fait indépendant, et j'ai par-dessus le marché rendu les Pompignan ridicules ; je n'ai épargné ni faquins de jésuites ni faquins de convulsionnaires. Il est bon qu'il y ait des gens comme moi dans le monde. Mais pour jouer ce rôle, il faut être vieux, riche, libre, hardi et bien à la cour sans en approcher. » D'ailleurs, d'après Ian Davidson, les années d'exil à Ferney, période où il a écrit cette lettre, furent les moments les plus actifs et les plus heureux du philosophe.

Parlant du *Dictionnaire Philosophique*, Stéphane Lojkin note: « Il y a d'abord cette violence que suscite la parole dogmatique, le fanatisme, la discorde civile et les mortifications. Cette violence, le texte ne se contente pas de la désapprouver ; il l'entretient en son cœur, s'en nourrit au champ fasciné de son regard gourmand.

Mais le *Dictionnaire* offre plus que le frisson d'une théâtralité sanglante exhibant ses déchaînements d'inhumanité: de façon plus profonde et plus inattendue, il articule la violence qu'il met en scène à la loi symbolique qu'il constitue. » Cette stratégie de la négativité mise en œuvre dans le *Dictionnaire Philosophique* n'est pas étrangère à plusieurs lettres de Voltaire lorsqu'il s'agit de la dénonciation du mal. Comment donc Voltaire y perçoit-il la laideur et la barbarie des hommes ?

2. LA DENONCIATION DU MAL ENTRE REALITE ET FICTION:

L'on peut saisir d'abord l'angoisse de l'épistolier et sa hantise face au désordre du monde, son horreur et son atrocité. Dans une lettre qu'il adresse à la Duchesse de Saxe-Gotha, le 23 février 1759, Voltaire déclare en effet: « les causes de vos guerres sont toujours très minces, et les effets abominables. Vous êtes le contraire de la nature chez qui l'effet est toujours proportionné à la cause. On ruine cent villes, on égorge cent mille hommes, et qu'en résulte-t-il ? Rien ? La guerre de 1741 a laissé les choses comme elles étaient. Il en sera de même de celle-ci. On fait, on aime le mal pour le mal, à

l'imitation d'un plus grand seigneur que les rois qui s'appelle le diable.» Le message que Voltaire transmet clairement dans cette lettre rappelle sa vision tragique du mal dans *Candide*, particulièrement à travers les scènes spectaculaires du massacre généralisé et de la destruction engendrée par la guerre entre les Bulgares et les Abares. Il renvoie aussi au récit de l'enchaînement absurde des événements dans des périples où se succèdent des expériences qui ne mènent à rien, sinon précisément à la découverte de l'universalité de la méchanceté humaine et de l'absurdité de l'existence. Certes, si on se réfère à *Candide*, on assiste à une suite de sophismes que Pangloss énonce dans ces termes, par exemple à propos du tremblement de terre de Lisbonne: « car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux ; s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs ; car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont, car tout est bien.», mais cette causalité mécanique et ridicule est bien sûr rejetée par Voltaire qui a voulu dépeindre au contraire dans ce conte un monde livré au hasard et à un désordre malicieux et cruel. C'est que le conteur veut mettre en valeur les spécificités génériques du mal, c'est-à-dire sa gratuité. Le mal

appelle le mal, la réalité est pitoyable. Le voyage initiatique de Candide ne mène finalement qu'à la découverte de la généralisation universelle du mal. La tragédie humaine lui paraît tellement pénible qu'il écrit dans une lettre adressée au marquis de Thibouville, le 15 mars 1759: « au reste quelque roman qu'on fasse, il est difficile à l'imagination d'approcher de ce qui se passe trop réellement sur ce triste et ridicule globe depuis quelques années. » Néanmoins, réalité et fiction peuvent bien cohabiter, car il écrit au Baron Van Grimm, le 29 octobre 1760 pour lui faire part de ses inquiétudes face aux guerres dans lesquelles Frédéric II s'est engagé: « il y a dans ces aventures un mélange de ridicule et d'horreur comme dans *Candide*. »

Cette tendance au pessimisme émanant à la fois de la réalité et de la fiction est souvent tangible dans les lettres de Voltaire qui constate que même les activités de l'esprit et leurs représentations théâtrales sont menacées d'aphasie volontaire à cause de la triste omniprésence du mal, il écrit par exemple à son ami de toujours, Thieriot pour lui faire ce constat, le 15 décembre 1759: « j'ai peur qu'il ne soit ridicule de parler de comédie dans

le temps qu'il n'est question que de culs noirs, de bourses rides, de flotte dispersée et de malheur en tout genre sur terre et sur mer. » Mais les moments intenses du pessimisme voltairien, de sa détresse ou de sa révolte contre le scandale du mal ne doivent pas voiler les quelques lueurs d'espoir qui subsistent dans le monde, tel dans cette lettre qu'il adresse à Denis Diderot, le 10 décembre 1760: « oui, sans doute mon cher philosophe le monde n'est souvent que fausseté et qu'horreur. Mais il y a de belles âmes par-ci par-là qui consolent un peu de tout le mal qu'on peut rencontrer dans son chemin. La raison, l'esprit de tolérance percent dans toutes les conditions. »

3. LA REPRESENTATION DU MAL DANS LA CORRESPONDANCE DE VOLTAIRE

La veine littéraire et philosophique que l'on trouve dans *Candide* ne cesse de se manifester dans la correspondance de Voltaire à travers des représentations fort expressives. La figure du diable et du démon, par exemple, nous permet d'envisager l'étude du mal dans certaines lettres, selon des représentations symboliques. Manifestant son indignation de l'esprit belliqueux de Frédéric II

longtemps considéré par lui comme une source de la paix, il diabolise la guerre en s'adressant à la comtesse de Saxe-Gotha, le 14 mai 1760 dans ces termes:

Parmi tant de sang, de pleurs,
et d'attentats

L'Europe abandonnée au
démon des combats

Aux meurtres, au pillage, à la
fraude traîtresse

A. Le diable, incarnation du mal

La figure du diable, incarnation du mal, apparaît dans les circonstances où Voltaire noircit particulièrement les fanatiques. Ainsi en écrivant à Helvétius, il les traite d'empoisonneurs en lui déclarant: « quoi ! Ces malheureux vendront du poison et nous ne pourrons pas distribuer des remèdes ? » La diabolisation peut être considérée comme l'un des jalons importants de la dénonciation du fanatisme religieux. Elle trouve naturellement sa place dans le combat contre *l'Infâme*, et elle représente pour Voltaire le symbole de l'absurdité des croyances, et des actes horribles que celles-ci peuvent engendrer. Voltaire en rend compte dans une lettre adressée à Charles-Joseph Panckouke, le 21 février 1770, où il écrit: « je n'ai point vu mon ami

Cramer ; tout est en combustion dans Genève, tout est sous les armes, on a assassiné sept ou huit personnes juridiquement dans les rues, dans les maisons ; un vieillard de quatre-vingts ans a été tué en robe de chambre ; une femme grosse bourrée à coups de crosse de fusil est mourante ; une autre est morte. Cramer commande la garde. Il faut espérer que son magasin ne sera pas brûlé. Le diable est partout. J'espère que je l'exorciserai en qualité de capucin. »

L'importance stratégique de cette diabolisation apparaît notamment dans les luttes de Voltaire en faveur des persécutés: Calas, Sirven, le chevalier de la Barre. Les souffrances de ces victimes renvoient symboliquement à toutes les attitudes bestiales et à tous les complots machiavéliques et inhumains qu'elles ont dû subir de la part des fanatiques religieux. Ainsi, la représentation d'un monde violent et sauvage fait irruption dans les lettres de Voltaire comme principe de réalité qui creuse un abîme insurmontable aux fondements rationnels des Lumières. Mais il arrive que l'épistolier ironise sur les capacités de damnation des hommes de religion à son encontre en déclarant malicieusement à Jean-Robert

Tronchin, le 7 décembre 1760: « j'avoue que les jésuites me damneront mais Dieu qui n'est ni jésuite ni janséniste, ni calviniste, ni anabaptiste, ni papiste me sauvera. »

B. La bestialité du mal

Dans toutes les circonstances, Voltaire a lutté activement ou avec sa plume contre le fanatisme, celui de l'Église catholique comme celui du protestantisme, symboles à ses yeux d'intolérance et d'injustice. En effet tous les genres d'écriture lui furent bon pour mobiliser l'opinion publique, mais il a aussi misé sur le rire pour susciter l'indignation: l'humour, l'ironie deviennent des armes contre la folie meurtrière des fanatiques religieux, qui rend les hommes malheureux.

Pour accentuer l'image de la négativité du monde, Voltaire a recours à maints procédés lui permettant de faire preuve de beaucoup d'imagination notamment par le biais de la folie, tel qu'il l'exprime dans une lettre qu'il adresse à Pierre Picte: « il est certain que dans ces vastes hôpitaux de fous qu'on appelle le monde, il n'y aurait autre chose à faire que se supporter les uns les autres. » De même, il compare certains acteurs du mal à des animaux, pour dénoncer la bêtise

qui s'exprime à travers leurs actes fanatiques. L'animal constitue une source assez importante de l'imaginaire voltairien dans sa représentation du mal. La tendance à se référer au monde animal est très récurrente chez Voltaire, que cette référence soit liée à ses propres expériences ou qu'elle soit dirigée vers la dénonciation de ce qu'il estime comme inacceptable, tel est le cas dans une lettre qu'il adresse à son ennemi légendaire, Jean-Jacques Rousseau: « J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain, je vous en remercie. [...] On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. [...] »

Rappelons que Voltaire, brouillé avec Frédéric II, quitte précipitamment Potsdam en 1753, mais il est interdit de séjour en France, il doit alors se réfugier près de Genève. C'est à partir de là qu'il va commencer ses attaques contre le fanatisme et l'intolérance. S'appuyant sur sa

correspondance et ses écrits polémiques, il va se construire l'image d'un intellectuel engagé dans les grandes controverses du siècle des Lumières. Le Voltaire désabusé va s'appuyer dans ses contes sur l'imaginaire animalier pour traduire ses pensées mais en sortant des normes établies notamment au XVIIIe siècle qui ne toléraient habituellement que les monstres et les bêtes surnaturelles, les chevaux, les tigres et les lions, d'une manière générale. En effet, un panorama rapide sur les rapports que certains animaux entretiennent avec le mal dans la correspondance de Voltaire permet de distinguer plusieurs espèces: les animaux domestiques, les animaux de la ferme, les animaux de la forêt, les animaux sauvages, les oiseaux, les reptiles, les animaux mythiques et imaginaires. C'est par le biais du bestiaire que Voltaire essaie de montrer l'ineptie du genre humain face au mal. C'est aussi pour lui une manière de rabaisser les hommes de leur rang d'espèce dominante. Les hommes malfaisants sont comparés à des animaux dangereux, avec toute la barbarie dont ils font preuve. Aussi écrit-il à Louise d'Épinay, le 25 avril 1760: « les serpents appelés jésuites, et les tigres

convulsionnaires se réunissent contre la raison, et ne se battent que pour partager entre eux ses dépouilles. » Le serpent est assez fréquent dans le bestiaire de Voltaire, celui-ci peut par exemple représenter la superstition à travers la symbolique du serpent devenant monstre en écrivant ces quelques vers fort expressifs à Charles Michel, Marquis du Plessis-Villette, le 5 mars 1765:

L'infâme Superstition

Sous vos traits délicats expire,
Ainsi l'immortel Apollon,

Charme l'Olympe par sa lyre

Tandis que les flèches qu'il
tire,

Ecrasent le serpent python,

Il est dieu, quand par son
courage

Ce monstre affreux est
terrassé ;

Ce reptile peut aussi symboliser les fanatiques, comme dans une lettre que Voltaire adresse à Dominique Audibert, le 9 mars 1770: « vous savez sans doute que le pouvoir de l'Inquisition vient d'être anéanti en Espagne: il n'en reste plus que le nom. C'est un serpent dont on a empaillé la peau. » Mais inversement, descendant du piédestal mythique des Dieux à celui des hommes du commun,

Voltaire compare à plusieurs reprises dans sa correspondance les êtres humains, à des souris, parfois à des poulets, qui ne savent rien du sort qui les attend, sauf que selon toute vraisemblance il n'aura rien d'heureux et que la mort seule est au bout. Les hommes sont ainsi pris dans les pièges de leur barbarie et de leur inconscience.

Voltaire stigmatise la bêtise humaine dégradante en s'adressant au marquis d'Argence, le 27 novembre 1760: « l'ignorance et l'infâme superstition couvrent la terre. Quelques personnes échappent à ce fléau, le reste est au rang des bêtes de somme, et on a si bien fait qu'il faut des efforts pour secouer le joug infâme qu'on a mis sur nos têtes. » Il ne manque pas aussi de s'attaquer à la monstruosité des fanatiques religieux en écrivant à Louise-florence-Pétronille de Tardieu d'Esclavelles d'Epinau, en septembre-octobre 1759: « il faut rendre l'infâme ridicule, et ses auteurs aussi. Il faut attaquer le monstre de tous côtés ».

Pour Voltaire, tel que l'indique le sens étymologique, le fanatique, est celui qui se croit inspiré par la divinité, "illuminé" et qui n'hésite pas couramment à recourir à la violence. Dans la

correspondance de Voltaire, la devise: «Écrasez l'Infâme» à force d'être familière, n'apparaît plus que sous cette forme abrégée: Ecr.L'Inf. Voltaire invente même un certain M. Ecrelinf pour signer ses lettres les plus compromettantes. Le mot "Infâme" tel qu'il est utilisé partout dans les œuvres de Voltaire et particulièrement dans ses lettres, englobe allégoriquement la monstruosité du fanatisme. Mais le terme d'infâme est tellement récurrent qu'il n'exprime pas là uniquement une image, car Voltaire paraît véritablement hanté par cette créature de cauchemar et il n'a de cesse d'en suivre les traces.

Pour manifester son extrême exécution des fanatiques qui paraissent extrêmement dangereux pour la société et des philosophes, à cause de leur intolérance, leur irrationalisme et leur cruauté, Voltaire les compare notamment à des chiens menaçants lorsqu'il s'adresse à Jean le rond d'Alembert, le 25 avril 1760: «il faut toujours que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre, contre les chiens qui courent après eux.» Parlant des fanatiques de façon générale, à Germain-Gilles-Richard de Ruffey le 1er janvier 1760, il lui déclare: «si malheureusement vous aviez à

vous plaindre de quelque injustice de la part de ces animaux à deux pieds sans plume, parmi lesquels il y en a de si ingrats et de si méchants...» Il déclare de même à la duchesse de Saxe-Gotha, le 26 janvier 1760: «pour moi j'aurai toujours beaucoup de respect pour les belles et tout vieux que je suis, j'aime encore mieux en parler que des horreurs de la guerre, et des tigres de l'espèce mâle qui se déchirent dans les glaces.» Le symbole de la cruauté, à travers le tigre est récurrent dans le noircissement des fanatiques alors que le fanatisme est comparé à un animal mythique dans une lettre qu'il écrit Joseph Audra, le 26 mars 1770: «la justification entière de Sirven, et ce coup essentiel porté au fanatisme, me feront plus de bien que tous les remèdes du monde. On m'a mis au lait de chèvre, mais j'aime mieux écraser l'hydre.»

Semblant désespérer du genre humain, Voltaire affirme à Jean Vasserot de Châteauvieux: «les hommes savent s'égorger en règle, et n'ont pu encore parvenir à donner des règles pour la vie.» Le refus de la cruauté humaine va au-delà de son époque, car Voltaire se réfère à des figures historiques de férocité, en évoquant par exemple Pierre le Grand dans une lettre à la

duchesse de Saxe-Gotha le 25 mars 1760: « si le czar Pierre était en vie, je fuirais cent lieues pour n'être pas auprès de ce centaure moitié homme moitié cheval qui détruisait tant d'hommes pour son plaisir. » La monstruosité semble pour Voltaire émaner de partout, et souvent elle est représentée à travers les animaux mythiques que l'on doit impressionner et anéantir par la violence comme dans cette image que l'on trouve dans une lettre qu'il adresse d'Alembert, le 31 décembre 1763: « vous vous contentez de rire des sottises des hommes, ils ne méritent pas que vous les éclairiez ; cependant il est toujours bon de couper de temps en temps quelques têtes de l'hydre, dussent-elles renaître. Ce monstre, en se souvenant du couteau, en est moins hardi et moins insolent ; il voit que vous tenez la massue prête à l'écraser. »

4. LES REMÈDES CONTRE LE MAL

Voulant se défendre contre les préjugés des religieux à son encontre, Voltaire écrit à Helvétius, le 2 janvier 1761: « je sais bien que frère Croust cabalera et que frère Berthier m'appellera athée, mais je vous répète qu'il ne faut plus craindre ces renards que les loups de

jansénistes, et qu'il faut hardiment chasser aux bêtes puantes. Ils ont beau hurler que nous ne sommes pas chrétiens ; je leur prouverai bientôt que nous sommes meilleurs chrétiens qu'eux. [...] Foulons aux pieds les fanatiques et les hypocrites. » Parmi les remèdes que Voltaire propose dans cette lettre pour contrecarrer le mal causé par les fanatiques et les convulsionnaires, c'est l'esprit philosophique et l'unité des philosophes. C'est d'ailleurs l'un des remèdes qu'il fournit dans son *Dictionnaire Philosophique*. Variant les représentations de la cruauté, Il cite aussi Frédéric II en ironisant sur le roi « poète » lorsqu'il écrit à son ami Cideville, le 28 mars 1760: « je suis aussi honteux de tous les vers qui m'appartiennent dans ses œuvres guerrières. Jamais poète n'a fait verser tant de sang. » Le 26 juin 1765, dans une lettre à Helvétius, Voltaire emploie la formule de « révolution dans les esprits » allant dans le sens d'une mobilisation plus étendue contre l'intolérance en y incluant les « despotes éclairés » de son époque: « Ne voyez-vous pas que tout le Nord est pour nous, et qu'il faudra tôt ou tard que les lâches fanatiques du Midi soient confondus ? L'impératrice de Russie, le roi de Pologne (qui n'est pas un imbécile, faisant de

mauvais livres avec un secrétaire ex-jésuite), le roi de Prusse, vainqueur de la superstitieuse Autriche, bien d'autres princes arborent l'étendard de la tolérance et de la philosophie. Il s'est fait depuis douze ans une révolution dans les esprits, qui est sensible. Plusieurs magistrats, dans les provinces, font amende honorable pour l'insolente hypocrisie de ce malheureux Omer, la honte du parlement de Paris. D'assez bons livres paraissent coup sur coup ; la lumière s'étend certainement de tous côtés. » De même qu'il écrit à M. Allamand, ministre à Corzier, pays de Vaud, en Suisse, professeur à Lausanne, le 17 juin 1771: « Je vous répons que de la mer Glaciale à Venise il n'y a pas un homme d'état aujourd'hui qui ne pense en philosophe. Il s'est fait dans les esprits une plus grande révolution qu'au seizième siècle. Celle de ce seizième siècle a été turbulente, la nôtre est tranquille. Tout le monde commence à manger paisiblement son pain à l'ombre de son figuier, sans s'informer s'il y a dans le pain autre chose que du pain. Il est triste pour l'espèce humaine que, pour arriver à un but si honnête et si simple, il ait fallu percer dix-sept siècles de sottises et d'horreurs. »

Mais la figure du despote éclairé ne semble qu'un spectre,

une utopie, même si Voltaire, l'apôtre de la révolution de l'esprit n'a pas cessé d'annoncer les temps nouveaux selon René Pomeau: « un beau siècle se prépare », « une grande révolution commence dans les esprits »: révolution non pas politique, mais morale et religieuse. [...] Quand Voltaire écrivait « qu'il suffirait de deux ou trois ans pour faire une époque éternelle », et que « les grandes choses sont souvent plus faciles qu'on ne pense », il manifestait un esprit révolutionnaire que son œuvre contribua puissamment à répandre dans la nation. » De manière générale, dans les lettres qu'il adresse à Helvétius, Voltaire semble distinguer les « sots » ou « fripons » et un « petit nombre de penseurs », c'est-à-dire les philosophes en tant que gens raisonnables, des philosophes unis et solidaires, capables de dénoncer le mal sous toutes ses formes et de ridiculiser les fanatiques. Aussi lance-t-il souvent des appels à la solidarité en écrivant à de grandes figures du siècle des Lumières, tel est le cas dans une lettre qu'il adresse à Marmontel, le 4 janvier 1764: « je ne désespère point de voir tous les vrais philosophes unis pour se défendre mutuellement, pour combattre le fanatisme, et pour rendre les persécuteurs exécrables au genre humain [...] Quoi ! des

fanatiques auraient été unis, et des philosophes ne le seraient pas ! » Il faut comprendre que les philosophes vertueux et altruistes sont eux-mêmes surveillés, mis à l'index et persécutés. Cependant, tout en étant habité par la hantise du spectre du fanatisme et de la barbarie qu'il faut conjurer, Voltaire semble parfois se retirer et se taire. Face au mal, Voltaire montre, dans *Candide*, par exemple, que l'on ferait bien parfois aussi de se taire et de ne pas trouver une raison pour tout, sous peine d'être ridicule.

Voltaire se compare ainsi à un rat, pour exprimer l'idée de la vie de solitaire qu'il mène à une certaine époque en Suisse, en s'adressant à Thieriot, le 29 mai 1760: « au reste, je ne sais pas pourquoi on me fourre dans toutes ces querelles, moi laboureur, moi berger, moi rat retiré du monde dans un fromage suisse. » Ainsi, pour vivre hors de portée du mal, il faut se cacher. Par moments, le polémiste semble donc céder la place au laboureur, mais si le prophétisme de Voltaire est vain, son engagement n'a jamais été fugitif ou intermittent et la conscience de l'étendue de la tragédie humaine se révèle trop influente dans ses réflexions, si bien qu'il voudrait représenter littérairement le monde du mal dans ses limites extrêmes mais

réelles, c'est-à-dire dans des formes qui puissent le dénoncer de manière spectaculaire. C'est que Voltaire tire toujours de grandes leçons des événements dont il est le témoin direct ou indirect. En outre, ses multiples voyages en Europe lui offraient une vision du monde qu'il était capable ensuite de transcender en une philosophie de la vie.

Sa correspondance confirme sa pensée sur les travers humains que l'on rencontre dans plusieurs de ses contes philosophiques, mais en concluant son conte philosophique, *Candide*, par " *il faut cultiver notre jardin* ", Voltaire s'avoue hostile à toute vaine métaphysique sur la question du bien et du mal et il propose aux hommes de se rendre utiles à l'humanité. On trouve des échos de la lucidité de Voltaire lorsqu'il écrit à la comtesse de Lutzelbourg, le 7 mai 1759: « j'ai des terres libres. Je veux y vivre et y mourir. Il est vrai que je m'y prends un peu tard pour bâtir et pour planter, mais la vraie jouissance est dans le travail. La culture est un aussi grand plaisir que la récolte. Il vaut mieux ensemer ses terres que de les ensanglanter comme on fait en Allemagne. Le docteur Pangloss est un grand nigaud avec son *tout est bien*. » Il affirme à la comtesse de Lutzelbourg, le 16 décembre

1759: « J'ai acheté deux terres belles et bonnes auprès de mes Délices par reconnaissance du bien que m'a fait la vie champêtre. J'ai trois ports contre les naufrages, c'est là que je plains les folies barbares de ceux qui s'égorgent pour des rois, j'y ris de la folie ridicule des courtisans, et du changement continuel des scènes dans une très mauvaise pièce. »

Certes, il s'abrite souvent derrière le rire lorsqu'il pressent la souffrance humaine, mais souvent aussi, il oscille entre la gravité et la dérision, ce qui montre sa clairvoyance quand il sent que la dignité humaine est bafouée. Humour, persiflage, ironie, dérision, moquerie, telles sont les tonalités particulières du rire voltairien parfois féroce et véhément, parfois gai, plaisantin, amusant et cabotin et parfois grossier et insolent, mais toutes ces variétés du rire voltairien ne semblent figurer dans ses lettres que pour l'aider à supporter l'exaspération et le dégoût face aux futilités humaines. Voltaire paraît même rire du malheur humain. En effet, la compassion qu'il a eue pour les Portugais après le tremblement de terre de Lisbonne ne l'empêche pas de déclarer son aversion pour le roi du Portugal et de dénoncer la

violence fanatique que les jésuites ont subie dans ce pays en oscillant entre la gravité et la dérision. Aussi affirme-t-il à Jean Tronchin, le 20 octobre 1759: « rien de nouveau sinon que les révérends pères jésuites chassés du Portugal, envoyés au pape dans un beau vaisseau. Les malins regrettent que ce vaisseau ne soit pas une galère. » L'on sait que les jésuites ont été chassés de manière brutale, mais Voltaire se permet quand même d'ironiser, en utilisant par exemple l'expression « beau vaisseau », ce ton ironique rappelle celui que l'on trouve dans *Candide* et que Jean Starobinski qualifie de cinglant. En fait même s'il n'adore pas les jésuites, Voltaire attaque la violence et l'injustice dont ils ont été victimes. Si Voltaire a délaissé le pouvoir de la fable, tel qu'il l'a utilisée pour dénoncer le mal dans *Candide*, néanmoins, il n'a pas abandonné les traits caractéristiques de ce conte, à savoir l'ironie. Aussi, les lettres de Voltaire doivent-elles être souvent lues à travers ce qui transparaît de ses insinuations et de ses sous-entendus. C'est grâce à cette écriture que Voltaire arrive à démystifier le mal et ses instigateurs et à mettre à néant des systèmes de pensée qu'il estime futile.

5. LE SCEPTICISME DE VOLTAIRE

Comment Voltaire essaie-t-il d'expliquer les origines du mal ? Les hommes ne sont pas nés loups, ils le sont devenus, leur nature n'est pas corrompue. En effet comme tous les penseurs de son époque, Voltaire a essayé de réfléchir à la nature humaine: est-elle bonne ou est-elle mauvaise ? Il semble que l'espoir soit permis dans certaines circonstances où la bonté humaine triomphe grâce à des gens qui croient à la justice. Tel est le cas dans une lettre qu'il adresse à Damilaville, le 15 mars 1763, à l'occasion du procès de Calas: « mon cher frère, il y a donc de la justice sur la terre ! Il y a donc de l'humanité ! Les hommes ne sont donc pas tous méchants coquins, comme on le dit. » Mais l'enthousiasme de l'homme d'action et du penseur engagé ne doit pas voiler son scepticisme et sa méfiance vis-à-vis de la bonté humaine, car l'optimisme apologétique et l'expérience chrétienne du mal tendant le plus souvent à justifier la souffrance humaine ne semblent pas militer en sa faveur. La parodie des origines du mal que l'on trouve dans une lettre qu'il adresse le 1er avril 1759, au *Journal Encyclopédique* est assez éloquente du scepticisme de Voltaire quant à l'explication religieuse du mal: « au reste,

Messieurs, j'ai l'honneur de vous informer que mon frère le capitaine qui est le *loustik* du régiment est un très bon chrétien, qui en s'amusant à composer le roman de *Candide* dans son quartier d'hiver, a eu principalement en vue de convertir les sociniens. Ces hérétiques ne se contentent pas de nier hautement la Trinité et les peines éternelles, ils disent que Dieu a nécessairement fait de notre monde le meilleur des mondes possibles, et que tout est bien. Cette idée est manifestement contraire à la doctrine du péché originel. Ces novateurs oublient que le serpent qui était le plus subtil des animaux, séduisit la femme tirée de la côte d'Adam, qu'Adam mangea de la pomme défendue, que Dieu maudit la terre qu'il avait bénite. » La parodie critique l'illusion créée par les textes sacrés, car si l'explication religieuse et mythique avance que c'est le péché originel qui a introduit le désordre dans le monde, elle ne semble pas toutefois régler le fond du problème qui préoccupe Voltaire. Aussi faut-il comprendre que les intentions de l'épistolier sont ironiques, sa mauvaise foi est évidente, « sa gaîté » est même « infernale » comme l'affirme Mme de Staël, puisque même si Voltaire reconnaît l'existence du mal, il ne le justifie pas par la

nature humaine, encore moins par le péché originel. Le plus souvent, l'image que la correspondance renvoie particulièrement de la religion est tout à fait négative, n'affirme-t-il pas par exemple à Saverion Betinelli, le 18 décembre 1759: « l'histoire qu'on appelle civile et religieuse n'est que le tableau de la sottise et du crime. » Mais la scène de l'exclusion d'Adam et d'Eve serait sans doute plus significative si elle était mise en relation avec celle de *Candide*. Frédéric Deloffre affirme à ce propos: « *Candide*, chassé du beau château de Thunder-ten-tronckh à coup de pied dans le derrière pour avoir embrassé Cunégonde derrière un paravent, est une allégorie d'Adam, expulsé du paradis terrestre pour avoir commis le péché de chair. »

CONCLUSION

Finalement, malgré son scepticisme, Voltaire a pu dépasser ses propres contradictions et ses désillusions face au mal qui s'inscrit dans la condition humaine en cherchant à se réfugier dans l'image du philosophe bienfaiteur, car le 1er mars 1765, il écrit à Etienne-Noël Damilaville: « le vrai philosophe défriche les champs incultes, augmente le nombre des charrues, et par conséquent des habitants;

occupe le pauvre et l'enrichit, encourage les mariages, établit l'orphelin, ne murmure point contre des impôts nécessaires et met le cultivateur en état de les payer avec allégresse. Il n'attend rien des hommes, et il leur fait tout le bien dont il est capable. Il a l'hypocrisie en horreur, mais il plaint le superstitieux, enfin, il sait être ami. » Telle est l'une des réponses de Voltaire face au mal qui sévit parmi les hommes, c'est grâce au travail, à la bienfaisance, à la générosité, à la franchise, à la compréhension et à l'amitié que l'homme peut s'opposer au mal. En d'autres termes, c'est la réponse au mal par le bien qu'à la suite de René Pomeau, l'on pourrait qualifier d'« éthique nouvelle. », de pensée concrétisée dans la réalité par « le laboureur de Ferney ». Si l'on revenait à la fameuse devise de *Candide*: « il faut cultiver notre jardin », l'on pourrait dire que pour Voltaire, même si tout va très mal, agir, travailler, lutter contre l'ignorance et la tyrannie, bâtir, semer, planter, labourer venir en aide aux opprimés est le remède à tout. Martin clôture bien le récit de *Candide* de la façon suivante: « travaillons sans raisonner [...] c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. », même si Pangloss continue sans arrêt ses acrobaties mentales.

BIBLIOGRAPHIE

1. ŒUVRES DE VOLTAIRE:

- VOLTAIRE, *Correspondance*. éd. Théodore Besterman, Bibliothèque de la Pléiade, notes traduites et adaptées par Frédéric Deloffre, édition Gallimard, 1980. 13 tomes.
- VOLTAIRE, *Candide, ou l'optimisme*, édition de Frédéric Deloffre, Paris, Gallimard, Coll. Folio classique (n° 3889), 272 pages.
- VOLTAIRE, Contes II, *Candide*, Classiques Larousse, Librairie Larousse.
- VOLTAIRE, *Dictionnaire Philosophique*. 1764, édition Garnier-Flammarion, Paris, 1964.
- VOLTAIRE, *Poème sur le désastre de Lisbonne*, 1756, Œuvres complètes, édition Moland, Paris 1877-1885.

2. ŒUVRES CRITIQUES

- CHARPENTIER, M. J., *Candide de Voltaire*. Ed. Nathan, 1989.
- COTONI, MARIE-HELENE, Intertextualité et humour dans Le taureau blanc de Voltaire, *Cahiers de narratologie*, REVEL, Revues électroniques de l'UNSP-plate-forme pépinière.
- CORMIER, JACQUES et DELOFFRE, FREDERIC, *Voltaire et sa « grande amie »: Correspondance complète de Voltaire et de la comtesse Bentinck, 1710-1778*.
- FAVRE, ROBERT, *La mort au siècle des Lumières*, Presses Universitaires de Lyon, 1978.
- GOLDZINK, JEAN, *Roman et idéologie dans Candide: Le jardin. La pensée*, Vol. 155, 1971.
- LETER, MICHEL, *Notes sur la postérité scolaire de Leibniz, L'inventu*, 1995.
- LEIBNIZ, GOTTFRIED WILHELM, *Les Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, publiés en français à Amsterdam en 1710.
- MAUZI, ROBERT, *L'idée du bonheur au XVIIIe siècle*. éd. Armand Colin, 1960.
- MESSIERE, PHILIPPE, *Candide, Voltaire*. éd. Bordas, Paris, 1990.
- LOJKINE, STEPHANE, La violence et la loi, langages et poétique du Dictionnaire voltairien, *Littérature*, n° 32, printemps 1995, PUM, Toulouse.
- POMEAU, RENE, *La Religion de Voltaire*, fin du chap. III, « *Delenda Carthago* », Nizet, 1974.
- POMEAU, RENE, *Voltaire en exil*, édition du Seuil. Publication 18/01/2007.
- POMEAU, RENE, *Voltaire en son temps*, tomes I et II. Nouvelle édition intégrale, revue et corrigée, Fayard, Voltaire Foundation, 1995.
- STAROBINSKI, JEAN, *Le remède dans le mal, critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*, Paris Gallimard, essais, 1989.